

JEAN DE L'OURS

G. Maugard - Contes des Pyrénées - Ed Érasme - p 14

L'OURS vivait dans ses forêts, c'était un vieux solitaire (1). Or, un jour, une jeune fille s'était enfoncée dans les taillis pour ramasser du bois mort. L'ours surgit, l'enleva et la retint prisonnière dans sa tanière, au Roc de la Cauna (2). Elle eut beau crier et pleurer, elle devint la femme du triste sire. Elle mit au monde, l'année suivante, un fils, mi-homme, mi-ours.

L'ours, chacun le sait, est une bête intelligente; aussi prenait-il grand soin de la mère et de l'enfant. Le gibier ne manquait point et l'animal déroba le long des haies linges et langes. Très méfiant d'ailleurs, chaque fois qu'il sortait, il roulait un quartier de rocher devant l'orifice de l'antre. L'enfant cependant grandissait, il mangeait beaucoup de viande crue et devint très vigoureux à ce régime. La mère,

(1) Mâle et célibataire.

(2) Caverne.

qui se morfondait derrière le roc, apprenait à parler au bébé et lui conta son horrible aventure.

Les deux malheureux désiraient s'évader, mais il fallait pour cela déplacer l'énorme *lhause* (1). La mère répétait à son enfant :

- Mon fils, essayons de bousculer cette pierre.

Et l'on s'y exerçait, mais en vain.

- Je la pousserai bien lorsque je serai plus grand, affirmait le jeune garçon.

En effet, il tenait de l'ours une force peu commune.

Aussi déclara-t-il un jour :

- Maman, dans quelques jours, une semaine tout au plus, je déplacerai le rocher.

Effectivement, la mère aidant, le garçon fit basculer le rocher et dégagea l'entrée de la caverne. Les deux captifs se sauvèrent sans tarder.

Quelques instants plus tard, l'ours rentrait, traînant un veau dérobé au troupeau du village. La caverne était vide. Il essaya de rejoindre les fugitifs à la trace. Ceux-ci, toutefois, avaient quelque avance ; ils gagnèrent la maison familiale et s'y barricadèrent. Et l'alerte fut donnée. Le vieil ours battit en retraite et alla mourir de désespoir dans son antre.

Les deux évadés s'employèrent utilement aux travaux des champs, chez le vieux grand-père.

- Voyons, ce garçon est bien jeune, vous le rebuterez, disait un voisin à l'aïeul.

(1) Dalle.

- Jeune, oui. Mais sa force est unique.

- Quelle horreur! Tant de poils, c'est une moitié d'ours! disait l'autre.

- Le poil lui va bien.

On garda donc la mère et l'enfant. Celui-ci, velu comme il était, reçut le nom de Jean de l'Ours.

Les travaux des champs, c'était de l'amusement pour lui.

L'envoyait-on prendre un faix? Aussitôt il prenait un câble et rapportait d'un coup toute la récolte d'un champ, où encore la charge de deux traîneaux de bois mort ou de cent fagots de ramée pour le bétail. On variait les travaux, il était inlassable. Il sarclait un champ en quelques heures. A lui seul il abattait autant de besogne que plusieurs familles de paysans. Il n'était pas fait pour vivre avec un horizon aussi

étroit, il lui fallait des travaux dignes de sa force. D'ailleurs, on ne tenait pas à le garder, car son appétit n'avait point de limite.

Finalement, Jean de l'Ours fit part à sa mère de la décision qu'il avait prise.

- Je passe chez le forgeron lui commander une canne de fer de deux quintaux. Je pars.

Il se présente à la forge.

- Je veux une canne de deux quintaux, je paierai en nature, dit-il.

Le marché fut conclu. Jean de l'Ours s'acquitta avec son dos, amoncelant des masses de charbon de bois devant l'atelier. Au jour dit, il alla retirer la canne.

- Je n'ai pas confiance dans cette barre, avoua-t-il en la soupesant.

- Je te défie de la casser et tu ne l'useras pas, répondit le forgeron.

Jean de l'Ours voulut en avoir le cœur net et frappa à tour de bras contre les rochers voisins. Les étincelles volèrent, mais la canne tint bon.

- Tu as dit vrai, forgeron. Elle fera mon affaire.

Le lendemain donc, il prit quelques provisions et se mit en chemin.

Comme il atteignait un étroit défilé, il s'arrêta pour mesurer du regard la profondeur du ravin. Il aperçut un carrier, dix mètres au-dessous de lui.

- Que fais-tu là, ami? demanda Jean de l'Ours.

- Ce que je fais n'est pas à la portée du premier venu.

J'arrache des meules de grain enterrées sous cette montagne.

Jean de l'Ours descendit avec son outil et dégagea les meules en quelques instants.

L'autre admirait sa force.

- Il faut que tu sois bougrement fort pour cheminer ainsi avec cette masse de fer.

- Mais toi-même, tu ne devrais pas demeurer ici, les pieds dans l'eau. Forts comme nous le sommes, il faut aller de l'avant.

Il insista tant que l'inconnu le suivit, abandonnant ses pierres à moudre le grain.

Plus loin, ils atteignirent une grande rivière. Or, le pont avait croulé. On avait mis

là un passeur, un certain Barberousse. Celui-ci chargeait les voyageurs sur son dos et les portait sur l'autre rive.

Jean de l'Ours et son compagnon demandèrent à traverser. Barberousse passa d'abord le meunier, puis il toisa Jean de l'Ours :

- Je porte les gens, mais la ferraille est de trop. Je ne garantis rien.

- Prends garde de ne pas me laisser noyer. Je t'assommerais plutôt avec ma canne. Ne crains rien, je m'appuierai sur la barre et tu me passeras.

C'était là prudence nécessaire, et l'on aborda sans incident à l'autre rive.

- C'est parfait, dit Jean de l'Ours. Tu es aussi fort que nous deux. Trois hommes de notre trempe ne peuvent rester ici.

On se décida à partir à l'aventure. Tous trois cheminèrent donc jusqu'à la nuit. Ils eurent la chance d'apercevoir une lumière. Ils marchèrent dans cette direction et se trouvèrent bientôt devant un château inhabité. Mais, à l'intérieur, il y avait abondance de provisions et chambres prêtes. On ne pouvait mieux souhaiter. Nos trois amis mangèrent copieusement, puis s'endormirent. Au jour, ils parcoururent les pièces.

- Reposons-nous ici quelques jours, proposa Jean de l'Ours. Deux d'entre nous iront à la chasse, cependant que le troisième préparera le repas.

Le carrier devait faire la soupe le lendemain, puis appeler ses camarades, sur le coup de midi, en tirant la cloche du château. Et les deux autres couraient les bois. A l'heure, le cuisinier improvisé se rendit dans le grenier pour tirer la corde. Il venait de sonner lorsqu'il fut assailli par une vilaine bête, sortie d'un énorme tas de bois.

Ce monstre aux longues dents se moquait de sa faiblesse :

- Être minuscule et chétif, je puis te briser les os et te réduire en poudre.

La bête le saisit et le mordit cruellement. Finalement, elle lui abattit une dalle sur le ventre et se retira. Pendant ce temps, les chasseurs rentraient, Barberousse et Jean

de l'Ours. Le déjeuner était prêt, mais le cuisinier était absent. Ils appelèrent, firent le tour du château, rien. On le découvrit finalement dans le grenier, écrasé sous la dalle.

- Que fais-tu là?

- Une *lhause* m'est tombée sur le dos.

- Pour un carrier, ce n'est pas fort!

Le fils de l'Ours le tança sévèrement.

- Ma confiance en toi est désormais limitée ...

Aussi, le lendemain, fit-il maintes recommandations à Barberousse.

- Tu feras la cuisine et que je te trouve ici lorsque je rentrerai!

Le passeur, plein de bonne volonté, prépara le repas, mais lorsqu'il eut sonné, surgit le monstre.

- Être minuscule et chétif, sais-tu que je puis te briser les os et te réduire en poudre?

Certes, il essaya à lutter, mais la bête le précipita finalement dans les cabinets du château. Heureusement pour lui, ses camarades rentraient. Ils durent chercher le cuisinier et Jean de l'Ours s'impatiait.

- Je commence à en avoir assez de vous deux, criait-il.

Et puis, qu'il aille au diable, je vais uriner et nous passons à table ...

- Tu me fais dessus, je me noie, gémissait l'autre.

- Là-dedans, toi?

- Ce n'est rien, j'ai glissé, je suis tombé par le trou.

On le retire, on le décrotte (1), puis on dîne.

- Demain, c'est moi qui resterai, reprenait Jean de l'Ours.

(1) L'esculhon.

Vous n'êtes que des incapables. Je vous garantis que je serai là à midi.

Le lendemain, les deux chasseurs, cheminant par les bois, se confiaient leur malchance.

- Jean de l'Ours fait le malin, mais il ne sait pas ce qui l'attend.

Quand l'homme velu alla sonner la cloche, il avait sa canne de fer. Le monstre survint.

- Être chétif et minuscule, je puis te briser les os et te réduire en poudre.

Sans mot dire, Jean de l'Ours saisit sa canne par l'anneau et fit le moulinet. Il frappa la bête durement et celle-ci dut se réfugier dans le monticule de bois. Et Jean frappait toujours, chaque coup de canne émiettant un demi-stère de bois. Sur ce, arrivèrent les convives.

- Vous n'êtes pas des camarades loyaux. Vous ne m'aviez pas prévenu du danger. D'abord déjeunons, ensuite à l'ouvrage. Nous sortirons tout ce bois afin de retrouver le monstre.

On tira le bois et, ce faisant, le fils de l'Ours les rudoyait comme vous pensez.

Finalement, on découvrit une sorte de puits d'un mètre de diamètre et fort profond.

Qu'y avait-il en bas. Déjà, Jean de l'Ours décidait :

- Il faut suspendre une comporte (1) à une poulie. L'un de nous se laissera descendre.

Le meunier descendit, les autres lui donnaient de la corde;

(1) Cuveau destiné au transport des raisins au moment des vendanges. (En Oc: semal.)

Il avait emporté une clochette. Il ne tarda pas à les prévenir de son intention de remonter. Au tour de Barberousse. Il arriva un peu plus loin, quelques longueurs de plus, mais agita bientôt sa clochette.

- A moi! dit Jean de l'Ours. Donnez de la corde!

Il atteignit le fond. Là, s'ouvrait un souterrain. Dès qu'il eut quitté la comporte, l'homme à la canne de fer aperçut le monstre. Et celui-ci détalait, cherchant une cachette inviolable. Mais l'autre fouillait tout. C'est ainsi qu'il découvrit deux filles très belles, de sang royal, dirent-elles. Ces princesses pleuraient.

- Pourquoi êtes-vous ici? demanda le visiteur.

- Nous sommes filles de roi. Le monstre nous a enlevées et nous détient prisonnières, nous n'avons aucun espoir de sortir de ces lieux.

- Je vous emmène, dit-il.

Il les plaça auprès de lui dans la comporte, on se serra comme on put. Jean de l'Ours alerta ses compagnons, ils avaient du mal à l'entendre, tant le puits était profond. Les autres le hissèrent enfin. Tous étaient heureux de ce dénouement, mais l'une des princesses fut bientôt prise de remords.

- Dans ma précipitation, j'ai laissé ma couronne d'or dans la prison, avoua-t-elle.

Jean de l'Ours ne se le fit pas dire deux fois.

- Donnez-moi de la corde, dit-il.

Cette fois, les deux compagnons résolurent de se débarrasser de lui. Ils lâchèrent la corde. Dans sa comporte, le héros eut la présence d'esprit de freiner avec la canne.

Il atteignit le fond, assez meurtri et sans espoir de retour.

Cependant que rivaux fuyaient, enlevant les jeunes filles.

Jean de l'Ours ne désespérait jamais. Il rejoignit la bête qui se reprenait à fuir.

- Je ne te ferai aucun mal, dit-il. Dis-moi seulement comment fais-tu pour remonter en surface?

- Il y a là-bas un autre animal qui se chargera de te hisser, répondit-elle. Donne-lui seulement un morceau de viande de ce bœuf-là.

Jean de l'Ours trancha d'un coup de canne uri. gros morceau de cuisse de bœuf, offrit ce lambeau de viande à la bête et celle-ci le ramena à la lumière. Ni Barberousse, ni meunier, ni princesses. Mais le fils de l'Ours retrouva la bonne piste et ne tarda pas à rejoindre les quatre fuyards. Barberousse donna l'alerte.

- Il arrive, c'en est fait de nous.

Les deux ravisseurs détalèrent. Jean de l'Ours demanda des explications aux princesses. Elles protestèrent de leur innocence, n'étant pour rien dans cette trahison. Il les conduisit à leur père et épousa, bien entendu, celle qui avait couronné d'or.

Certes, il est toujours aussi velu, mais il est heureux avec sa belle.

Je passe par mon pré,

Mon conte est terminé.

Conté par Mme Cassagneau, à Nébias, en avril 1950.